

cette articulation est telle qu'il est obligé de rejeter sa tête en arrière, quand il est debout, afin de maintenir l'équilibre imparfait de son corps; aussi ai-je souvent remarqué que le gorille ne peut garder que très peu de temps l'attitude verticale... Cette différence est organique; elle ne provient pas de la force de l'habitude, mais elle est la conséquence forcée de la structure organique. Toute la charpente humaine atteste que l'homme a été créé pour se tenir debout, et ses membres supérieurs, au rebours des quadrumanes, ne peuvent lui être d'aucun usage dans l'acte de la locomotion¹.

L'homme ne peut donc provenir d'un singe; un animal *marcheur* ne peut descendre d'un animal *grimpeur*². Pour servir d'intermédiaire entre les deux, Hæckel a imaginé ce qu'il a appelé l'homme *pithécoïde*; mais de l'existence de l'homme *pithécoïde*, il n'y a absolument aucune preuve ni aucun indice, pas plus que des *sozoures*, inventés également par Hæckel pour les besoins de la cause. « La preuve de leur existence ressort de la *nécessité* de ce type intermédiaire entre le 13^e et le 15^e degré³. » La parenté de l'homme et du singe ne repose donc que sur des hypothèses purement imaginaires, tandis que les différences qui existent entre l'un et l'autre sont des faits très réels.

La diversité de type que nous venons de constater s'étend à une foule de détails. Le singe, par exemple, est quadrumane; l'homme ne l'est point :

¹ P. du Chaillu, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*, in-8°, Paris, 1863, p. 424.

² A. de Quatrefages, *L'espèce humaine*, 1880, p. 78-79.

³ Voir A. de Quatrefages, *ibid.*, p. 79.

Un gros orteil, fournissant un point d'appui, soit pour se tenir debout, soit pour marcher, est peut-être le caractère le plus particulier de la structure humaine; c'est le caractère qui fait la différence du pied et de la main, et qui donne le cachet à son ordre (bimane)... Chez le chimpanzé, comme chez le gorille, cet orteil ne dépasse pas la première phalange du second doigt; mais il est plus gros et plus fort chez le gorille que chez le chimpanzé. Dans tous les deux, c'est un véritable pouce, écarté des autres doigts, dont il s'éloigne chez le gorille au point de faire un angle de 60 degrés avec l'axe du pied¹.

Le singe et le singe seul est donc réellement quadrumane. « Du moment où l'on place le caractère essentiel de la main dans l'existence du pouce, l'extrémité postérieure du gorille est nécessairement une main². »

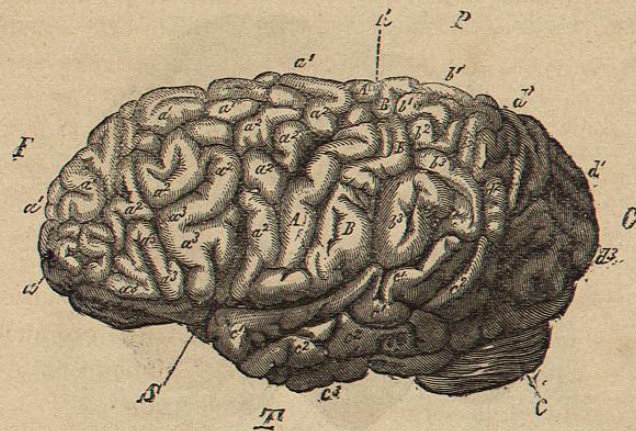
Le cerveau de l'homme diffère aussi de celui du singe, comme l'a constaté Gratiolet :

L'étude du cerveau des microcéphales m'a fourni d'autres éléments à l'aide desquels la distinction absolue de l'homme est évidemment et anatomiquement prouvée. En comparant attentivement le cerveau des singes à celui des hommes, j'ai reconnu que dans l'âge adulte le mode d'arrangement des plis cérébraux est le même dans l'un et dans l'autre groupe; et si l'on s'arrêtait là, il n'y aurait point de motifs suffisants pour séparer l'homme des animaux en général; mais l'étude

¹ Owen, *On the classification and geographical distribution of the mammalia*, in-8°, Londres, 1859, p. 83; P. du Chaillu, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*, p. 404.

² Alix, *Recherches sur la disposition des lignes papillaires de la main et du pied*, dans les *Annales des sciences naturelles, Zoologie et Paléontologie*, t. VIII, 1867, p. 346-347.

du développement oblige de l'en distinguer absolument. En effet, les circonvolutions temporo-sphénoïdales apparaissent les premières dans le cerveau des singes et s'achèvent par le

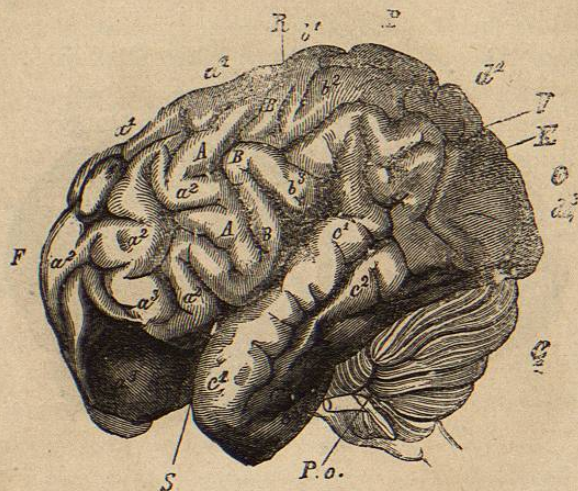


76. — Cerveau du mathématicien Gauss, vu de profil, d'après Wagner¹.

lobe frontal; or, c'est précisément l'inverse qui a lieu dans l'homme: les circonvolutions frontales apparaissent les premières, les temporo-sphénoïdales se dessinent en dernier lieu; ainsi la même série est répétée ici d' α en ω , là d' ω en α . De

¹ S, scissure de Sylvius. — R, scissure de Rolando. — C, cervelet. — F, lobe frontal. — P, lobe pariétal. — O, lobe occipital. — T, lobe temporal. — A, circonvolution centrale antérieure. — B, circonvolution centrale postérieure. — a^1 , étage supérieur; a^2 , étage moyen; a^3 , étage inférieur des circonvolutions du lobe frontal. — b^1 , étage supérieur; b^2 , moyen; b^3 , inférieur des circonvolutions du lobe pariétal. — c^1 , étage supérieur; c^2 , moyen; c^3 , inférieur des circonvolutions du lobe temporal. — d^1 , étage supérieur; d^2 , moyen; d^3 , inférieur des circonvolutions du lobe occipital.

ce fait constaté très rigoureusement résulte une conséquence nécessaire : aucun arrêt de développement ne saurait rendre



77. — Cerveau de l'orang-outang, vu de profil, d'après C. Vogt.

le cerveau humain plus semblable à celui des singes qu'il ne l'est dans l'âge adulte; loin de là, il en différera d'autant plus qu'il sera moins développé¹.

¹ *Mémoire sur la microcéphalie*, dans les *Mémoires de la Société d'anthropologie*, t. I, 1860, p. 64-65. Voir Figures 76 et 77. — Cf. Bischoff, *Das Hirngewicht des Menschen*, Bonn, 1880 (analysé par G. Hervé, dans *Rev. d'anthrop.*, 1880); Nicolucci, *Sul peso del cervello*, Naples, 1881; Bra, *Études sur le poids de l'encéphale dans les maladies mentales* (thèse de la Faculté de médecine de Paris, 1882); Charlton Bastian, *Le cerveau, organe de la pensée chez l'homme et chez les animaux*, Paris, 1882; Topinard, *Le poids du cerveau, d'après les registres de Broca*, dans *Mém. de la Soc. d'anthrop.*, 1883; L. Manouvrier, *Sur l'interprétation de la quantité dans l'encéphale et dans le cerveau en particulier*, dans *Mém. de*

Si la conformation analogue du cerveau et du squelette humains et simiens ne prouve point la parenté de l'homme et du singe, à plus forte raison ne saurait-on démontrer cette parenté par des ressemblances accidentelles et fortuites. M. Hæckel parle-t-il sérieusement et en savant quand il écrit¹ :

Chez certains singes, la partie la plus caractéristique du visage humain, le nez, se développe exactement comme chez



78. — Tête de singe nasique (*Semnopithecus nasicus*) de Bornéo, d'après Brehm.



79. — Tête de miss Julia Pastrana, d'après une photographie de Hintze.

l'homme. Ce dernier cas s'observe surtout chez le semnopitèque nasique de Bornéo (Fig. 78), dont le nez d'aigle très recourbé pourrait être un objet d'envie pour beaucoup d'hommes mal doués sous ce rapport. Si l'on veut bien comparer le visage de ce singe nasique avec celui de l'homme le plus

la Soc. d'anthrop., 2^e série, t. III, 1883, p. 137-323; Id., *Recherches d'anatomie comparative et d'anatomie philosophique sur les caractères du crâne et du cerveau*, dans le *Bulletin de la Société zoologique de France*, t. VII, 1882, p. 113-229.

¹ Hæckel, *Anthropogénie*, p. 234.

anthropoïde (par exemple de la célèbre miss Julia Pastrana, (Fig. 79), le premier semblera, en comparaison de l'autre, appartenir à un type bien plus développé. Or, on n'ignore pas que, pour beaucoup d'hommes, c'est justement dans le trait du visage dont nous parlons que *l'image de Dieu* se



80. — Tête végétale dessinée d'après nature.



81. — Crâne de l'homme.

décèle avec un éclat impossible à méconnaître. Si le singe nasique partageait cette singulière opinion, il serait fondé à revendiquer la parenté divine bien plus que l'homme au nez camard.

M. Renooz nous fournit la réfutation de Hæckel.

La Figure 80 représente une tête végétale qui, évidemment, se rapporte au genre humain. Pour en faire ressortir l'évidence, je mets à côté d'elle un crâne d'homme (Fig. 81). La face est aussi aplatie que celle de tous les hommes qui vivent actuellement sur la terre, et quoique le menton soit assez

développé, il ne ressemble en rien au museau saillant du singe. Il faut donc renoncer à l'idée de chercher dans le genre simien l'origine de l'homme, puisqu'il existe des végétaux *plus hommes* que le singe¹.

Outre les différences anatomiques et organiques, il existe encore entre l'homme et le singe des différences d'un autre ordre, que Hæckel et ses adeptes sont hors d'état d'expliquer. L'homme parle, pense, réfléchit, raisonne; il est religieux et moral. Le singe au contraire est privé de parole et de raison, de religion et de moralité. Il ne sait point se servir du feu; l'homme en a toujours eu l'usage²; on a trouvé des cendres à côté du squelette de Menton³. Nous sommes perfectibles, les animaux, à quelque espèce qu'ils appartiennent, ne le sont point⁴. L'écriture et des monuments variés perpétuent nos souvenirs. La science humaine grandit à travers les âges, comme un fleuve qui augmente le volume de ses eaux à mesure qu'il s'éloigne de sa source. L'expérience des pères profite aux enfants; nous héritons des pro-

¹ C. M. Renooz, *L'origine des animaux*, 1883, p. 119. Voir *ibid.*, p. 121, fig. 17, une autre « tête végétale dessinée d'après nature, » avec un nez semblable à celui du singe nasique.

² G. Lindner, *Das Feuer, eine culturhistorische Studie*, in-8°, Brünn, 1881, p. 1.

³ L'homme dit fossile, découvert à Menton par le Dr Rivière, était étendu sur le sol, dans l'attitude du sommeil. Des pierres calcinées par le feu, des traces de charbons et des cendres étaient visibles sur le sol même où reposait le squelette. On peut en voir encore aujourd'hui les restes au Musée d'anthropologie du Jardin des Plantes, à Paris.

⁴ R. Hartmann, *Die menschenähnlichen Affen*, in-12, Leipzig, 1883, p. 274.

grès que nos ancêtres ont fait faire aux arts, à l'industrie. Nous sommes doués de la parole et le langage est un trésor d'un prix inestimable qui nous apporte, avec les signes qui expriment les choses, des notions des choses elles-mêmes, et chez les peuples civilisés, il est comme une sorte d'encyclopédie populaire qui initie tous ceux qui le parlent aux conquêtes mêmes de la civilisation. Les philosophes de la Grèce et de Rome, les savants de toutes les époques, ont travaillé pour nous et nous recueillons les bénéfices de leur génie. Aucune génération de singes au contraire n'a travaillé pour une autre génération de singes; ce qu'on apprend à l'un est perdu et inutile pour les autres; tout est individuel; il n'existe pas pour eux de patrimoine commun qui s'accumule et où ils puissent aller puiser comme à un capital mis à leur portée. Tous ces faits sont patents, indéniables. Comment donc l'homme a-t-il pu acquérir la parole, s'il n'a pas toujours eu la faculté de parler? Comment peut-il raisonner, réfléchir, former des idées abstraites et générales, si ces opérations ne sont point une partie intégrante de son être? Comment a-t-il pu devenir moral, si la notion du bien et du mal n'est pas inhérente à sa nature même? Comment s'est-il élevé à l'idée de la religion, si dès le commencement il n'a pas été religieux? Ce sont là autant de questions auxquelles le transformisme ne peut répondre. Ou il les élude, ou il fait semblant de les résoudre en recourant toujours à son éternel inconnu, ou bien il nie les faits les plus avérés.

C'est ainsi que les transformistes ne peuvent expliquer la moralité de l'être humain qu'en prétendant que

la morale est quelque chose d'arbitraire et non d'absolu, c'est-à-dire qu'en la niant.

Quant à la morale, ou la notion du bien et du mal, on ne peut affirmer qu'elle soit absolue chez l'homme. Cette notion se règle sur l'état actuel de la société... La notion du bien et du mal est la résultante des besoins de la société... Le premier degré des sociétés est la famille; chez l'enfant, la notion du bien et du mal se résume dans l'obéissance envers ses parents, dans l'accomplissement des devoirs qui lui sont imposés, et dans les leçons, les punitions ou les caresses qui lui reviennent. Qu'on observe une famille de chats ou d'ours, la manière d'être des petits, leur éducation par les parents; n'a-t-on pas là l'image de la famille humaine, avec toutes les manifestations de la notion du bien et du mal qu'on peut désirer? C'est, il faut l'avouer, de la morale de chat, de la morale d'ours, qui est imposée et enseignée aux jeunes animaux, mais c'est toujours pourtant une morale, et le jeune chat qui n'arrive pas à l'appel de sa mère, l'ourson de deux ans qui ne soigne pas convenablement ses frères cadets, sont grondés et souffletés tout comme le sont les enfants des hommes, lorsqu'ils méconnaissent la première notion de la morale humaine et chrétienne, l'obéissance¹.

Voilà bien les doctrines abjectes du matérialisme. Il apporte, en vérité, par la plume de M. Vogt, de pauvres arguments. Pour nier la réalité de la notion du bien et du mal, il cite en exemple l'enfant qui n'a pas encore atteint l'âge de discrétion, c'est-à-dire avant qu'il ait la conscience du bien et du mal! C'est comme

¹ C. Vogt, *Leçons sur l'homme*, trad. Moulinié, p. 309-310.

si l'on niait que l'astre du jour nous éclaire aujourd'hui, parce qu'il n'avait point le pouvoir de lancer ses rayons lumineux, lorsqu'il était encore à l'état de nébuleuse! Mais rien ne montre mieux combien la morale distingue l'homme de la bête que la nécessité où se voient réduits les transformistes d'en faire une simple convention, dans l'impuissance où ils sont de l'expliquer. Le témoignage du sens intime proteste contre une telle dégradation. La conscience nous atteste d'une voix impérative que le bien est le bien, que le mal est le mal. Le mal a beau être utile aux particuliers ou à la société, il n'en est pas moins répréhensible; et le bien n'en est pas moins louable et digne d'admiration, quand il tourne au détriment de celui qui le fait. Il n'y a qu'une voix pour rendre hommage à Régulus allant mourir à Carthage, et au martyr sacrifiant sa vie pour être fidèle à ses convictions religieuses. Le transformisme se condamne donc lui-même, lorsque, non content de nous faire descendre des singes, il nous rabaisse à leur niveau, en ne nous donnant d'autre morale qu'une morale bestiale. « Nous aimons encore mieux être un singe perfectionné qu'un Adam dégradé par la chute de la tradition biblique, » a dit un darwiniste¹. On voit, par ce qui précède, quelle est la doctrine qui ennoblit l'homme, quelle est celle qui l'avilit. La Genèse nous montre l'homme façonné par les mains mêmes de son Créateur, coupable de désobéissance envers son Dieu et son père, il est

¹ Ed. Claparède, *M. Darwin et sa théorie de la formation des espèces*, dans la *Revue germanique*, 1861, t. xvii, p. 259.

vrai, mais apte à se relever, parce qu'il tient ses « passions sous la main¹ » et qu'il peut les dominer. Il est libre et il doit user de sa liberté pour devenir meilleur et pour faire du bien à ses semblables. La loi morale existe pour lui; il est obligé de s'y soumettre. Il ne doit pas consulter l'intérêt, mais le devoir. Il se distingue de la bête par la moralité comme par la raison. Là est sa grandeur, là est sa véritable dignité. Tandis que le transformisme fait descendre l'homme de l'animal et ne lui inspire pas d'autre morale que celle des animaux, le Christianisme dit à l'homme : Vois le ciel; il faut le conquérir par la pratique du bien et de la vertu.

D'après un proverbe chinois, « les siècles où l'on a nié le plus de vérités sont ceux où l'on a rêvé le plus de fables². » La justesse de ce proverbe est bien justifiée par des écrits comme l'*Histoire de la création naturelle* de Hæckel, son *Anthropogénie* et les livres semblables de ses adeptes. Que de fables imaginées pour se passer de Dieu et pour substituer une Genèse nouvelle à la Genèse révélée! Que de faits supposés par Darwin et par son émule allemand qui n'ont jamais existé que dans leur cerveau! L'*homme pithécoïde* de Hæckel, et tant d'autres animaux qu'il a inventés pour les besoins de sa chaîne généalogique sont tout aussi fabuleux que les chimères, Pégase, les centaures de la mythologie grecque. La parenté de l'homme et du singe est également une fable scientifique. Les « arbres généalogi-

¹ Gen., iv, 7.

² Cahier, *Quelque six mille proverbes*, in-12, Paris, 1856, p. 121

ques » de la phylogénie hœckélienne, a dit un homme peu suspect, M. du Bois-Reymond, ont « à peu près autant de valeur qu'en ont aux yeux de la critique historique les arbres généalogiques des héros homériques ¹. » M. Ch. Robin dit à son tour de la théorie de l'évolution que c'est une « fiction, » une accumulation « poétique » de « probabilités » sans preuves et d'explications séduisantes sans démonstrations ². Les sciences naturelles reposent sur l'observation et sur l'expérience :

Quelques hommes, éminents par la science et riches d'imagination, ont cru pouvoir s'en passer. Faisant revivre les procédés des philosophes grecs, ils ont cru possible d'expliquer la nature vivante et l'univers entier en reliant quelques faits par des conceptions à peu près exclusivement intellectuelles. Une fois sur cette pente, ils se sont aisément enivrés de leur propre pensée. Lorsque le savoir positif accumulé par le travail séculaire des plus illustres devanciers a gêné leurs spéculations, ils l'ont pour ainsi dire jeté par-dessus bord; ils ont poussé jusqu'au bout le développement plus ou moins logique de leurs *a priori* et n'ont eu qu'ironie et dédain pour quiconque hésitait à les suivre ³.

Le transformisme semble triompher, mais son triomphe n'aura qu'un temps. Son succès est trop bruyant pour être durable; il passera comme tout ce qui est exagéré et faux. Quand les passions seront calmées, on séparera l'ivraie du bon grain, on ne conservera des théories

¹ *Darwin versus Galvani*, in-8°, Berlin, 1876, p. 15.

² *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, art. *Organe*, n° série, t. XVII, 1882, p. 524, 525.

³ A. de Quatrefages, *L'espèce humaine*, 1880, p. 92-93.

de Darwin que ce qu'elles contiennent de vérité. Comme l'a dit un savant naturaliste :

Le darwinisme sera une des phases par lesquelles l'histoire naturelle aura passé dans le cours de ce siècle. Je reconnais dans le caractère et la portée de cet enseignement une certaine analogie avec ce qui s'est produit lorsque les *physio-philosophes*, s'inspirant de Schelling, appliquèrent sa philosophie à l'histoire naturelle. Alors aussi, on vit acclamer une doctrine toute faite, embrassant la nature tout entière, et dont le point de départ était que l'homme est le résumé et la synthèse individualisée de toute la création animale. On démembra le corps humain pour faire de chacun de ses fragments le type idéal des différentes classes d'animaux. Nous devons à Oken un traité de zoologie, entrepris exclusivement dans le but de déterminer chacune des parties de ce démembrement de l'homme et de la création; mais il n'y eut jamais, à ce groupement des divisions supérieures du règne animal, d'autre base que l'idée préconçue d'une soi-disant représentation des parties du corps humain par chacune des formes générales de l'animalité. Toute la science acquise jusqu'à cette époque-là, au prix des plus longues et des plus laborieuses recherches, fut mise de côté et remplacée par des conceptions purement théoriques. L'infatuation alla si loin que les travaux les plus spéciaux et les mieux faits de l'époque contemporaine n'étaient accueillis dans l'École, qu'après avoir été recouverts du vernis de la Doctrine. Je crois qu'il en sera de l'enseignement de Darwin comme de celui de cette secte ¹.

C'est l'impérissable consolation des défenseurs des doctrines chrétiennes que l'erreur passe et que la vérité

¹ L. Agassiz, *De l'espèce et de la classif. en géologie*, p. 376-377.

demeure. L'éclat du soleil peut être obscurci un instant par d'épais nuages, mais il dissipe enfin les vapeurs qui voilaient ses rayons. Le transformisme fait sans cesse appel à l'inconnu; pour qu'on ne puisse point le prendre en flagrant délit de fausseté, il n'affirme point ce qu'il ne peut démontrer, mais il invoque tantôt le possible, tantôt un passé ou un avenir qu'on ne peut atteindre. Telle est sa réponse aux objections qu'on lui oppose. Toutes les expériences sont contraires à la génération spontanée qui lui sert de point de départ. Il répond : un jour, l'on pourra en faire qui établiront l'existence de la génération spontanée. — Personne n'a rencontré nulle part les chaînons qui relient généalogiquement une espèce à l'autre. Il répond : on les rencontrera plus tard. — Les savants ont cherché partout, mais en vain, le singe pithécoïde, cet ancêtre imaginaire de l'homme. Il répond : le pithécoïde est enseveli dans les anciens continents, submergés aujourd'hui par les eaux.

Mais viendra un moment où l'engouement se dissipera et où ceux qu'avait séduits un faux mirage s'apercevront que toutes ces prétendues réponses n'ont aucune solidité et ne sont que des fantômes sans consistance qui s'évanouissent à la lumière du plein jour. Alors ils reconnaîtront que la raison, d'accord avec la foi, réclame un créateur pour nous rendre compte de l'origine de l'univers et de nous-mêmes; ils avoueront que ce que croient les chrétiens est la vérité et que la meilleure, la seule explication de l'ordre du monde et de la hiérarchie des espèces, c'est l'explication de la Genèse. L'existence d'un plan dans la création, qui a ins-

piré de si belles pages à Fénelon et à tant d'autres génies, demeure toujours une vérité certaine. Le darwiniste M. Gaudry le dit avec franchise et autorité :

Si quelques savants ont eu l'intuition d'un enchaînement dans la nature organique, ils n'ont pu en trouver la preuve parmi les espèces qui se développent autour de nous... Plusieurs (paléontologistes)... croient à l'indépendance des espèces et admettent que l'auteur du monde a fait apparaître tour à tour les plantes et les animaux des temps géologiques de manière à simuler la filiation qui est dans sa pensée. D'autres savants... supposent que la filiation a été réalisée matériellement et que Dieu a produit les êtres des diverses époques en les tirant de ceux qui les avaient précédés. Cette dernière hypothèse est celle que je préfère; mais qu'on l'adopte ou qu'on ne l'adopte pas, ce qui me paraît bien certain, c'est qu'il y a eu un plan¹.

La complication de la machine du monde est une preuve de plus qu'elle est l'œuvre d'un parfait ouvrier :

A mes yeux, rien ne démontre plus directement et plus absolument l'action d'un esprit réfléchi que toutes ces catégories sur lesquelles les espèces, les genres, les familles, les ordres, les classes, les embranchements sont fondés dans la nature... Rien dans le monde inorganique n'est de nature à nous impressionner autant que l'unité de plan qui apparaît dans la structure des types les plus différents. D'un pôle à l'autre, sous tous les méridiens, les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les poissons révèlent un seul et même plan de structure. Ce plan dénote des conceptions abstraites de l'ordre le plus élevé; il dépasse de bien loin les plus vas-

¹ *Les enchaînements du monde animal, Fossiles primaires*, p. 1-3.

tes généralisations de l'esprit humain, et il a fallu les recherches les plus laborieuses pour que l'homme parvînt seulement à s'en faire une idée. D'autres plans non moins merveilleux se découvrent dans les articulés, les mollusques, les rayonnés et les divers types de plantes. Et cependant ce rapport logique, cette admirable harmonie, cette infinie variété dans l'unité, voilà ce qu'on nous représente comme le résultat des forces auxquelles n'appartient ni la moindre parcelle d'intelligence, ni la faculté de penser, ni le pouvoir de combiner, ni la notion de temps et d'espace. Si quelque chose peut, dans la nature, placer l'homme au-dessus des autres êtres, c'est précisément le fait qu'il possède ces nobles attributs. Sans ces dons, portés à un haut point d'excellence et de perfection, aucun des traits généraux de parenté qui unissent les grands types du règne animal et du règne végétal ne pourrait être ni perçu, ni compris. Comment donc ces rapports auraient-ils pu être imaginés, si ce n'est à l'aide de facultés analogues? Si toutes ces relations dépassent la portée de la puissance intellectuelle de l'homme, si l'homme lui-même n'est qu'une partie, un fragment du système total, comment ce système aurait-il été appelé à l'être, s'il n'y a pas une suprême intelligence, auteur de toutes choses¹?

In principio creavit Deus cœlum et terram. C'est là le premier mot de la Genèse; ce sera le dernier mot de la science.

¹ L. Agassiz, *Rapports fondamentaux des animaux entre eux et avec le monde ambiant*, dans la *Revue des cours scientifiques*, 2 mai 1868, p. 347. Hæckel a réfuté Agassiz, mais par des injures indignes d'un savant. En voici un seul échantillon : « Louis Agassiz fut le chevalier d'industrie le plus ingénieux et le plus actif qui ait jamais travaillé dans le domaine de l'histoire naturelle. » Hæckel, *Un naturaliste philosophe*, traduit dans la *Revue scientifique*, 25 nov. 1876, p. 512.

SECTION III.

LA CHRONOLOGIE BIBLIQUE ET LES TEMPS PRIMITIFS.

CHAPITRE I^{er}.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

La question de la chronologie des temps primitifs est assurément une des plus difficiles qui se présentent à nous; disons mieux, elle est actuellement insoluble, en ce sens qu'il nous est impossible de connaître la véritable date de la création du monde et de la création de l'homme. Au commencement du IV^e siècle, Eusèbe, quoiqu'il fût bien loin de soupçonner toute l'étendue des difficultés, écrivait : « Que personne n'ose soutenir présomptueusement que l'on peut acquérir une connaissance certaine des temps... Nous ne pouvons bien connaître la chronologie universelle ni des Grecs ni des Barbares ni même des Hébreux¹. » Cependant, quelle qu'en soit l'impénétrable obscurité, c'est à tort qu'on veut s'en faire une arme

¹ *Chron., Proœm.*, 2, t. XIX, col. 103-104. Voir aussi n^o 4.